

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.
(III. S. JEAN 8.)

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.
(I. TIMOTH. IV, 13.)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.
(S. DENIS.)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.
(S. MATT. XVIII, 5.)

Il faut avoir soin des enfants, parce que le royaume des cieux est à eux. (S. JUSTIN.)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.
(PIE IX.)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.
(S. FRANÇOIS DE SALES.)

— Direction — Patronage de Saint-Pierre, Place d'armes N. 1, Nice —

SOMMAIRE. — La Neuvaine et la fête de Marie Auxiliatrice — Les Pèlerins français à l'Oratoire de S. François de Sales — Bibliographie. Don Bosco, son Oeuvre et ses Maisons en France — La première pierre d'un nouvel établissement de l'Oratoire S. Léon à Marseille — Lettres salésiennes — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

LA NEUVAINES ET LA FÊTE

DE

MARIE AUXILIATRICE.

Nous avons pensé qu'il ne serait point inutile de donner à nos lecteurs une courte relation de tout ce qui s'est passé durant la neuvaine et la fête de Marie Auxiliatrice, suivant le programme préalablement établi, et ailleurs réalisé en tout point. Il est à dire que, en général, malgré un temps peu propice, l'Église fut à toutes les heures, matin et soir, visitée par un grand nombre de fidèles et que les confessionnaux comme la Table-Sainte furent très fréquentés. Plus d'une fois dans la journée, spécialement vers la fin de la neuvaine, vous auriez vu se rendre en groupes nombreux au vénéré Sanctuaire, des gens non seulement de la ville et des alentours, mais même de pays éloignés. Tous venaient là comme au pied du trône de la Mère des miséricordes, l'un

pour implorer une faveur, l'autre pour rendre grâces d'un bienfait reçu, un autre encore pour se recommander avec toute sa famille à la maternelle sollicitude de Marie. Un bon nombre avant que de quitter l'Église pénétraient dans la sacristie, imploraient la bénédiction du prêtre, la recevaient avec quelque petit souvenir, et s'en retournaient ainsi satisfaits et joyeux. On se sentait attendri jusqu'aux larmes au récit des merveilles que racontaient plusieurs. Par l'intercession de Marie, disait celui-ci, j'ai été guéri d'une maladie déclarée incurable; j'ai échappé, disait celui-là, à une mort certaine dans une chute terrible; et moi, assurait un troisième, j'ai vu revenir du bord de la tombe à la vie mon enfant déjà condamné par les médecins; par l'intercession de Marie, affirmaient d'heureux parents, nous avons obtenu la conversion d'une fille, d'un fils qui faisait jusque là notre désolation; d'autres racontaient d'autres faits non moins admirables, et tous ensemble, d'une même voix, ils lançaient de leur meilleur cœur vers la Bienfaitrice commune l'hymne de la reconnaissance. Ils ne s'en tenaient pas aux paroles; pour prouver la réalité des grâces obtenues et la sincérité de leur gratitude, tous ces chrétiens qui avaient trouvé en Marie leur secours offraient des dons, chacun suivant ses facultés; nous édifierons en disant que tel et tel firent à pied plusieurs lieues de chemin afin d'écono-

miser ainsi l'argent du voyage pour l'offrir à la Vierge : quelques autres, toujours dans le même but, évitaient d'entrer dans les hôtels se contentant pour apaiser leur faim d'un peu de pain, et pour étancher leur soif, de la seule eau qui jaillit abondante et fraîche au pied du Sanctuaire. Ces spectacles que nous avons eu chaque jour sous les yeux pendant tout le temps de la neuvaine, mais spécialement la veille et le jour de la fête, sont vraiment touchants et dignes d'admiration ; ils émeuvent le cœur, exaltent la foi, et produisent les plus doux fruits de confiance envers la Reine du Ciel.

Mais venons au détail des faits principaux qui signalèrent chacun de ces jours.

20 MAI.

Le mardi 20 mai, suivant un avis imprimé et une lettre circulaire d'invitation, se tint dans l'Eglise intérieure de S. François de Sales, la Conférence des Coopérateurs. Le ciel douteux dès le matin, est resté tout le jour un peu menaçant en empêcha plusieurs ; il n'en est pas moins vrai que vers les quatre heures de l'après-midi, un assez bon nombre de Coopérateurs se trouvèrent présents. Dans le temps qu'ils mettaient à se réunir, il se fit lecture d'un passage tiré de la vie de notre saint Patron, où l'on raconte le dévouement avec lequel il s'offrit à l'Evêque de Genève pour la difficile et redoutable Mission du Chablais, et sa victoire sur la tendresse d'un père et une mère qui se refusaient à le laisser partir. Ensuite on chanta le *Veni Creator*, puis D. Bosco du haut de la chaire fit la relation de tout ce que, avec l'aide de leurs zélés Coopérateurs, les Salésiens avaient accompli en Italie, en France et en Amérique pendant le cours de l'année. Résumant rapidement les différentes choses qu'il avait exprimées déjà dans une Conférence tenue à Rome au mois de Mars, il les compléta par l'exposé des nouveaux faits survenus depuis cette époque. Il s'appliqua ensuite à démontrer comment les Salésiens doivent, après Dieu, à leurs Coopérateurs des diverses localités, de pouvoir procurer le bien-être à près de 40 mille jeunes gens. Aussi, les remerciant avec effusion pour la part qu'ils ont prise jusqu'ici, il les pria de vouloir bien continuer une si belle œuvre commencée ; prenant de là occasion de leur recommander l'Eglise et l'Hospice de Saint Jean il fit ressortir à leurs yeux le but charitable de cette fondation, et termina leur assurant les prières de toutes les Maisons salésiennes qui chaque jour appellent sur leurs bienfaiteurs les plus précieuses bénédictions du Ciel. La réunion se termina par le chant d'un cantique et du *Tantum Ergo* suivi de la Bénédiction du T. S. Sacrement. Puis les assistants se séparèrent emportant dans leurs cœurs la sainte paix que procure la charité et un religieux contentement.

22 MAI.

Fête de l'Ascension.

Dans la soirée de ce jour eut lieu, en notre église de Marie Auxiliatrice, l'abjuration et le baptême d'un tout jeune Vaudois, comme le programme des fêtes l'avait d'abord annoncé. A l'heure venue, le Temple saint regorgeait de monde. C'est M^{sr} Tammi, Vicaire Général de Plaisance qui présidait aux saintes fonctions, entouré d'un nombreux clergé ; le parrain était un noble et pieux patricien turinois, le marquis Ludovic Scarampi ; M.^{me} la marquise Marie Fassati, par sa piété et ses talents bien digne descendante des célèbres De-Maistre, remplissait le rôle de marraine. L'heureux néophyte, qui compte à peine quinze ans, reçut le nom de Léon, en signe d'affectueux respect pour le Pontife régnant Léon XIII, désormais le père de son âme. La foule des fidèles fixait à l'envi ses regards sur le visage modeste de l'enfant, objet en cet instant de la joie et de l'admiration générales. Dans un autre N^o nous donnerons à son sujet quelques détails biographiques.

Le baptême accompli suivant les rites sacrés, M^{sr} Antonio Belasio, célèbre missionnaire apostolique monta en chaire et commença par se féliciter avec le néophyte de son retour à la véritable Epouse du Christ, la sainte Eglise romaine que ses pères avaient abandonnée ; puis, interprétant les paroles de Jésus-Christ à ses apôtres au moment de monter au Ciel, *allez par toute la terre et prêchez l'Evangile à toute créature*, l'orateur sut en tirer des pensées admirables au sujet des gloires et des espérances de l'apostolat catholique. Avec son ton pénétrant, sa parole toujours lumineuse et enflammée, *lucens et ardens*, commençant depuis les apôtres, et suivant siècle par siècle, il fit passer sous les yeux de ses auditeurs tout ce que les Papes, les évêques, et les prêtres catholiques avaient fait de bien parmi le peuple. Le vice détrôné, l'esclavage aboli, les mœurs barbares civilisées ; voilà l'œuvre glorieuse et impérissable de l'apostolat catholique. Touchant ensuite aux siècles derniers, l'orateur paya un juste tribut de louanges aux fils de s. François d'Assise, de s. Dominique, de s. Ignace, montrant l'histoire à la main comment en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique et dans l'Océanie, ces disciples de la Croix, sous la garde du Successeur de Pierre, et protégés par l'étendard de l'obéissance ont continué, et continuent encore de nos jours la série des généreux apôtres de Jésus-Christ, remplissant le précepte divin : *Euntes in universum mundum predicate Evangelium omni creature*.

Dans la dernière partie de son discours, Monseigneur Belasio traita de l'apostolat des Salésiens unis à leurs Coopérateurs. Mettant à profit la grande expérience qu'il a de notre siècle, l'illustre missionnaire fit voir combien le nouvel Institut s'est produit opportunément suivant les exigences des temps.

« Aujourd'hui, dit-il, l'on veut du travail, et pour un peu de lucre, on vous écrase le pauvre

ouvrier, on le force à se consumer de labeur, et n'est-il pas vrai que l'enfant même soit condamné à suffoquer et à s'étioler au sein des usines, sans avoir seulement le temps de penser à Dieu, et aux intérêts éternels ? Eh bien ! voici que de tous côtés les Salésiens ouvrent des laboratoires d'arts et métiers où, bien différents des spéculateurs inhumains, mais plutôt comme des amis et des pères, ils procurent à des milliers de pauvres jeunes gens le moyen de gagner honorablement le pain de la vie, sans leur ravir les forces et le repos. Aujourd'hui l'on veut de l'instruction, les ignorants sont mis au ban des nations. Or voici que l'Italie, la France et l'Amérique, (et, espérons-le pour bientôt, d'autres pays encore), grâce aux Salésiens et à leurs Coopérateurs, voient surgir comme par enchantement des collèges, des classes quotidiennes, des écoles du dimanche et du soir, où, à des centaines, à des milliers de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, l'instituteur salésien et la Religieuse de Marie Auxiliatrice, rompent et distribuent le pain de la science profane, du moins jamais séparé du saint aliment de la crainte de Dieu. Aujourd'hui l'on veut de la musique. Les Salésiens, s'inspirant aux harmonies angéliques, produisent des œuvres musicales étonnantes, et dans l'un et dans l'autre hémisphère de ce globe, unissant les accords des voix et des instruments, ils émeuvent les cœurs, répandent l'aménité dans les mœurs des peuples, et soulèvent les âmes jusqu'au ciel. Attendez : Le Salésien écrit des œuvres populaires, le Salésien imprime, le Salésien publie et répand à millions et à millions d'exemplaires les produits de son génie et du génie d'autrui, satisfaisant ainsi au besoin de ce siècle qui veut s'appeler le siècle des lumières. Il rappelle de ses hautes sphères la science, la fait descendre au niveau du peuple, il la rend démocratique. Démocratique, ai-je dit ; ô Messieurs, quelle parole ! Et pourtant je ne la retirerai pas, non ! je la répéterai plutôt. En ce siècle où l'on parle si fort de démocratie, voici les vrais démocrates ; les Salésiens-démocrates ils sont, d'instruire le bas peuple ; démocrates, de se mêler de préférence aux classes infimes ; encore, de traiter familièrement avec les jeunes gens, avec les enfants les plus pauvres et les plus abandonnés, partie, hélas ! la plus considérable, de cet immense et si précieux troupeau qu'on appelle la société. »

Faisant ensuite observer combien grande est la disette des sacrés prédicateurs de l'Évangile, et s'apitoyant sur le besoin de missionnaires qui se fait sentir parmi nous, et jusque dans les contrées les plus reculées du monde où, chaque jour pourtant, s'ouvrent de nouvelles voies de communication et de commerce matériel, l'orateur invita son respectable auditoire à jeter un coup d'œil sur la cohorte de jeunes lévites qui formaient dans le sanctuaire une large et belle couronne, et il reprit : « Voici, M. F. un nouveau cénacle présidé comme celui d'autrefois par la Vierge Auxiliatrice ; voici une semence féconde de prêtres catholiques ; voici sous vos yeux, formés au moule de s. François de Sales, de nouveaux anneaux destinés à continuer la chaîne des apôtres de Jésus-Christ, et poursuivre dans le monde les glorieuses entreprises de l'apos-

total catholique. Salésiens, s'écrie en terminant le chaleureux orateur, mesurez du regard le vaste champ qui s'ouvre devant vous : la moisson surabonde ; les épis chargés et mûrs inclinent vers la terre leurs têtes pesantes. Allons, debout ! et en avant ! Répandez-vous par l'univers entier, promenez sur tous les points la faux tranchante de la sainte parole, étendez partout les bras vigoureux de votre charité ; à l'œuvre ! à la moisson ! Encore que vous soyez les derniers arrivés, votre récolte ne manquera pas d'être abondante ; l'Église catholique s'enrichira par vous de nouvelles conquêtes, vous rouvrirez le ciel à un grand nombre, et par vous encore s'accroîtra la joie des anges : *Euntes in mundum universum praedicate Evangelium omni creaturae.*

23 MAI.

Chaque année au jour qui précède la solennité de Marie Auxiliatrice a lieu la Conférence des Coopératrices salésiennes, préalablement invitées par une circulaire spéciale. Cette fois la sérénité du ciel, et disons-le, la piété naturelle à ce sexe, comme aussi le désir d'accomplir une prescription de règlement en vue d'honorer la glorieuse Mère de Dieu firent qu'à l'heure indiquée, l'Église de Saint François fut pleine de Coopératrices non-seulement de la ville, mais encore du dehors. La séance s'ouvrit par la lecture de deux chapitres de la vie de sainte Jeanne Françoise de Chantal, disciple très soumise de s. François de Sales, et première pierre de l'Institut des Visitandines ou Salésiennes. C'était l'endroit où l'on raconte la mort édifiante du baron de Chantal son époux, mortellement blessé, par l'erreur d'un ami dans une partie de chasse, la sublime résignation et l'héroïque patience de la Sainte dans un si grand malheur, enfin sa résolution de passer le reste de ses jours dans l'exercice de la charité, et de se consacrer entièrement à Dieu. Après le chant du *Veni Creator*, D. Bosco prenant la parole, rappela comment dès le principe, lorsqu'il établit l'Association de Coopérateurs, il avait l'intention de n'y admettre que les hommes ; mais que le grand Pie IX, de son propre mouvement, étendit les célestes faveurs aux femmes, ajoutant de sa main même dans le décret de la concession les paroles : *A tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe ; omnibus utriusque sexus Christi fidelibus.* Après cela, D. Bosco passa en revue tout ce que, avec l'aide et par la bienfaisance des dames Coopératrices, avaient déjà réalisé, et sont en voie d'accomplir en faveur des jeunes filles les religieuses de Marie Auxiliatrice dans les vingt maisons et plus qu'elles ont ouvertes déjà en Europe et dans l'Amérique. Pensionnats, écoles communales, classes du dimanche, ouvriers, sales d'asile pour l'enfance, Oratoires et jardins de récréation, telles sont les différentes œuvres que les Sœurs gouvernent en ce moment sous la haute direction des Salésiens à Mornèse, à Nice, à Quargento, à Lu, à Chieri, à Turin, à Montevideo, Buenos-Ayres, et autres lieux moins importants, et dans lesquels elles prodiguent leur dévouement à une

multitude de jeunes filles de différents âges, qui, privées des soins de la charité, seraient en grand risque pour leur salut de l'âme et du corps, surtout dans les régions du nouveau-monde. Après divers arguments où il exposa d'un côté les besoins sans nombre de cette jeunesse, de l'autre, le bien qu'ont déjà produit à cet égard les Coopératrices et les résultats heureux de leur charité, D. Bosco poursuivit : « Mais, Mesdames, vous me demanderez : Quels moyens devons-nous donc employer pour continuer le bien commencé, guérir tant de plaies, prévenir tant de maux ? En voici quelques-uns par lesquels vous atteindrez sûrement au noble but de notre Association. Avant toute chose, faites-vous un devoir rigoureux d'inculquer l'amour de la vertu et l'horreur du vice dans le cœur de vos propres enfants, garçons et filles, et des enfants de vos voisins, de vos proches et de vos amis et connaissances. Si jamais vous veniez à savoir qu'une jeune personne inexpérimentée court des dangers pour son honneur, bien vite prenez soin de l'en éloigner et de l'arracher aux griffes des loups ravisseurs. Lorsque l'occasion se présentera soit pour vous, soit pour des familles connues de mettre en pension ou en apprentissage des jeunes garçons ou des jeunes filles, ouvrez bien les yeux, usez de vigilance, et faites en sorte, sans négliger ni les conseils, ni les exhortations, que ces enfants soient placés en des collèges, établissements, magasins ou ateliers dans lesquels, avec les principes de la science et de l'art, on enseigne en même temps la crainte de Dieu et la culture des bonnes mœurs. Introduisez dans vos maisons des livres et des feuilles catholiques, et après les avoir fait lire en famille, faites-les circuler de main en main le plus que vous pourrez, livrez-les ensuite en récompense aux jeunes enfants les plus assidus au catéchisme. Et s'il arrivait à connaissance que telle jeune fille ne puisse échapper autrement aux dangers que par la retraite : ah ! ne l'oubliez pas, à vous incombe la charge de faire tout votre possible pour la mettre en sûreté. Mais ceux que je recommande surtout à votre sollicitude, ce sont les jeunes gens doués d'une bonne nature, portés à la piété et qui laissent entrevoir des marques de vocation à l'état ecclésiastique. Oh ! ceux-là, respectables Dames, prenez-les à cœur, ils sont l'espérance de l'Eglise ; faites tout au monde pour cultiver ces tendres plantes et sauver ces germes précieux de vocation ; conduisez-les en quelque lieu où ils puissent accomplir le cours de leurs études, et s'ils sont pauvres secourez-les par les moyens que la divine Providence mettra dans vos mains et que votre piété et l'amour des âmes sauront bien vous suggérer. Heureuses seriez-vous, si vous pouviez réussir à donner quelque prêtre à l'Eglise en ces temps où les Ministres sacrés sont devenus tellement rares, qu'en certaines localités de notre Italie même, on ne voit plus aux jours de fête ni célébrer la Messe ni remplir les saintes fonctions, par le manque de prêtres ! Dieu, les anges, la religion, les âmes vous sauront gré d'une œuvre si excellente, et vous-mêmes en recevrez des ici bas la récompense au centuple par les bénédictions que Dieu fera pleuvoir sur vous, outre la belle couronne qu'il vous tient en réserve dans le ciel. — Mais

ici quelqu'une d'entre vous pourrait m'objecter : Pour faire ce bien, il faut des dépenses, et je ne me trouve pas en situation de les faire. — Je réponds brièvement qu'une femme pieuse, aimant Dieu, l'Eglise et les âmes sait toujours s'ingénier afin de pouvoir concourir en quelque manière aux œuvres de charité ; je sais du reste que vous le faites, Mesdames, vous m'en donnez tous les jours la preuve certaine. Mais laissez-moi gémir, que dis-je, gémissons tous ensemble sur l'aberration incompréhensible et trop ordinaire aujourd'hui d'une foule de personnes. Elles savent admirablement trouver les moyens lorsqu'il s'agit d'entreprendre un voyage de plaisir, d'acheter un riche habillement, de se procurer un somptueux équipage à deux, à quatre chevaux, et tout l'attirail du luxe : elles trouvent les moyens nécessaires pour produire grand effet dans une fête de gala ; mais s'il s'agit d'une aumône, d'une offrande pour l'érection et l'embellissement d'un temple de Dieu, pour la construction d'un refuge où s'abritent l'être rebuté et l'orphelin, de pourvoir au vivre et à l'habillement d'un enfant pauvre pour donner à l'Eglise un prêtre de plus, ah si ! alors viennent les mille et une excuses : elles ont déjà tant dépensé, elles ont des engagements, elles ont ce ci, elles ont ce là, et finissent par faire peu ou rien en faveur de la religion et des malheureux deshérités de ce monde. Il n'y a pas encore bien longtemps, un habitant de Turin donna une soirée ; quelqu'un qui m'en parla, la dit merveilleuse, grandiose, royale. Combien aura coûté cette soirée, demandai-je. — Les frais se sont élevés à 70 mille francs. — Soixante-dix mille francs engloutis dans une veillée ! Oh ! aveuglement humain ! Avec 70 mille francs on aurait pu recueillir 70 jeunes gens, les faire étudier et peut-être doter l'Eglise de 70 prêtres qui, avec l'assistance divine et le temps auraient pu gagner à Dieu des milliers d'âmes. Et notez bien, Mesdames, que le même Monsieur ayant été prié quelques semaines auparavant de vouloir bien payer pour trois mois la pension d'un enfant pauvre dans une institution s'y était refusé ! Certainement Dieu lui demandera compte au jour venu de cette soirée, et nous autres nous n'avons point à le juger, mais vous voyez par là comment aujourd'hui l'on se rend incapable aux œuvres de bienfaisance. Et ce que je dis de l'abus des dons de Dieu en grand, à combien ne pourrait-on pas l'appliquer encore, quoique, sans doute, dans une mesure restreinte ? Tant de vaines dépenses au profit du faste ou d'une sensualité raffinée, épuisent les ressources des familles et les réduisent à une impossibilité morale de soutenir les institutions et les œuvres les plus utiles, les plus indispensables à la religion et à la société. Respectables Coopératrices, conclut D. Bosco, je n'entends ici ni vous inspirer des scrupules, ni vous dissuader de mener le train conforme à votre rang et à votre condition ; non, je veux seulement vous faire comprendre combien il importe de ne laisser jamais s'implanter dans vos cœurs et dans vos maisons, cette plaie, ce fléau du luxe à quelque degré que ce soit. Puissé-je avoir réussi ! Alors, vous verrez que vous serez toujours en état de concourir même matériellement aux œuvres de bien-

faisance, d'essuyer d'une main généreuse et compatissante les larmes de tant de pauvres familles affligées, de sauver de la ruine morale tant de jeunes gens, en leur facilitant l'entrée dans nos Instituts, en les entretenant par votre charité ; et ainsi au grand jour du jugement vous mériterez d'entendre de la bouche même de Jésus-Christ ces consolantes paroles : Venez, les bénies de mon Père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé ; parce que j'avais faim, et vous m'avez donné à manger ; j'avais froid et vous m'avez couvert ; j'étais malade et vous m'avez visité ; en un mot, j'avais besoin de votre charité spirituelle et corporelle et vous me l'avez faite dans la personne de vos frères. Oui, *venite, benedicti Patris mei, possidete regnum paratum vobis a constitutione mundi.* »

Ce discours de D. Bosco produisit une impression profonde sur le cœur de toutes ces pieuses Dames, qui après la Bénédiction du T. S. Sacrement se séparèrent plus résolues que jamais à bien faire et à accroître chaque jour davantage leur zèle de Coopératrices.

24 MAI.

Solennité de Marie Auxiliatrice.

Le soleil radieux qui nous avait réjoui le jour précédent, faisait présager pour le lendemain un temps magnifique ; nous fûmes trompés ; dans la nuit du vendredi au samedi un furieux ouragan ouvrit pour ainsi dire les cataractes du ciel qui nous versa, durant la journée toute entière, une pluie diluvienne. Cette intempérie diminua sensiblement le concours du peuple au Sanctuaire. Toutefois, de nombreux étrangers, arrivés la veille et hébergés dans la ville et d'autres, qui n'avaient pas craint d'affronter le mauvais temps, se trouvèrent dès le matin réunis aux pieds de Marie Auxiliatrice avec un bon nombre de pieux Turinois, sans compter le personnel de l'Oratoire. En sorte que si la fête extérieure manqua un peu de l'animation accoutumée, du moins les cérémonies religieuses ne souffrirent en rien et obtinrent un succès aussi splendide que les années précédentes, pour ne pas dire plus grand encore.

La solennité prenait un nouvel éclat par la présence de l'infatigable et très zélé Monseigneur Garga, évêque de Jéricho, Auxiliaire et Vicaire Général du diocèse de Novare. Invité par D. Bosco, le Prêlat se fit un plaisir de venir officier pontificalement à la messe et aux vêpres, avec l'autorisation gracieusement accordée par Monseigneur Lorenzo Gastaldi, archevêque de Turin.

La grandiose Messe de Rossini, qui jusqu'à ne s'était guère chantée que sur la scène des théâtres, fut exécutée par les jeunes gens de l'Oratoire sous l'habile direction de D. Cagliero. Ces jeunes interprètes ne ravilirent point, il s'en faut, la gloire du fameux ; le succès fut complet, à ce point même, de ravir l'admiration des plus habiles maîtres de musique qui prêtèrent leur concours. C'est, nous osons le dire, une victoire sur l'opinion ou plutôt

le préjugé public en faveur de ce chef-d'œuvre du plus grand génie musical, que cette évidence montrée. La messe de Rossini peut très-bien s'exécuter dans l'Église, son lieu naturel, au grand avantage de la splendeur du culte et de l'édification des fidèles ; il n'est plus besoin, la preuve en est acquise à présent, de forcer la piété qui veut s'en inspirer, à se porter, pour l'entendre, dans les salles de théâtre, où ne règnent pas d'ordinaire le respect et l'honneur dus à la vérité et au sens vénérable qu'exprime cette composition unique. Ce n'est pas le cas ici de décrire l'admirable effet produit sur les assistants par l'exécution de cette Messe ; pour tous il suffit de dire qu'elle est de Rossini. Un mot seulement sur les fugues finales du *Gloria* et du *Credo* qui électrisèrent tous les cœurs. Avez-vous vu quand le tempête sévit ce concours frémissant de tous les éléments : le vent, la foudre, les flots unissent leurs harmonies ; ce sont les grandes voix de la nature qui proclament un Dieu. Ainsi ces masses de voix humaines qui montaient, se divisaient, couraient à la fois tous les degrés de l'échelle, puis se réunissaient, se groupaient pour retomber ensemble ou s'élever tout-à-coup jusqu'aux notes sublimes ; on eût dit les hérauts terribles d'un Dieu tout-puissant rappelant de tous les points de l'univers, des profondeurs de l'enfer et des plus hautes régions des cieux, la foule innombrable des créatures au témoignage de la vérité. Par moments l'orgue se taisait ou ne laissait plus échapper qu'un vague et sourd murmure comme étonné lui-même et maîtrisé par ces élans grandioses. Les poitrines haletantes, trop étroites pour suffire aux transports que faisait naître une si vibrante harmonie, se soulevaient, se gonflaient, éprouvaient une inexplicable souffrance ; on se serait senti soulagé en jetant un cri qu'on avait peine à contenir. Nous avons là une idée de ce qui se fait dans le ciel, et que s. Jean revenu de l'extase compare au tumulte des grandes eaux : *Et audivi vocem de caelo tanquam vocem aquarum multarum.*

A vêpres, les voix argentines des enfants qui composaient le chœur, tirèrent à plus d'un les larmes d'une joie pieuse. Vint l'hymne de D. Cagliero : *Saepe dum Christi.* Qui l'a entendue en peut seul connaître le mérite et l'effet ; ce fut chose étonnante. L'auteur dans le travail eût l'idée de représenter la fameuse bataille où les Chrétiens, avec la faveur de Marie Auxiliatrice, remportèrent à Lépante un si glorieux triomphe sur le Croissant. Un brave officier qui assistait à l'exécution de cette hymne sentit se raviver sa plus bouillante ardeur, et traduisant son impression par un laconisme martial il disait : « Je croyais être encore sur le champ de bataille au moment de la mêlée. Ou D. Cagliero a pris part à des combats militaires, ou l'inspiration l'a servi comme elle fait aux plus grands génies. » Après le *Magnificat* M.^{sr} Belasio, ayant reçu l'étoile et la bénédiction de l'évêque assistant, fit un discours où il montra Marie toujours Auxiliatrice *in tempore opportuno*, tirant ses preuves des faits les plus mémorables de l'histoire ecclésiastique.

Il était huit heures et demie du soir, et malgré une pluie torrentielle, l'Église suffisait à peine à

contenir la foule qui se pressait jusque sous le porche extérieur. Le maître-autel richement orné ruisselait de lumières qui se reflétaient dans le tableau du fond sur la belle image de Marie la faisaient ressortir avec splendeur et lui prêtaient tout l'éclat qui convenait à la Reine de cette fête. Plus rayonnante encore était la statue de cette Mère, placée dans une chapelle latérale sur un magnifique piédestal autour duquel la piété des fidèles avait construit comme une montagne de fleurs ; un immense et précieux ostensor offrait aux regards de tous l'Hostie de paix sous laquelle Jésus-Christ, Dieu d'amour, voilant sa majesté divine, se tenait comme un Père au milieu de ses enfants ; la troupe privilégiée des prêtres et des lévites lui faisaient avec le Pontife un cortège d'honneur ; des lustres de cristal semés de distance en distance et soutenant des gerbes de flammes, inondaient de clarté l'intérieur de la coupole, les voûtes et la foule ; les voix candides des jeunes chanteurs distribués en trois ordres, lançaient vers le Dieu trois fois saint le triple hosanna de gloire de vénération et d'allégresse. Que c'était ravissant ? L'âme embaumée et comme enivrée de suaves délices éprouvait des émotions impossibles à décrire. Des hommes du monde inaccoutumés aux pompes de notre culte catholique et attirés ce soir-là dans l'église de Marie Auxiliatrice par le seul prestige qu'avait produit la musique, ne tarissaient pas d'admiration, et ne faisaient que répéter : *C'est beau !... C'est grand !... C'est magnifique !*

On se réjouit en pensant que des âmes égarées peut-être, touchées par l'éclat de ces cérémonies, et soulevées vers les saints désirs, afin de pouvoir goûter plus tard les fêtes et les joies du ciel, n'auront pas quitté ce temple de la Vierge sans une promesse assurée de retour !

Voilà, respectables Coopérateurs et Coopératrices, ce qui s'est passé de plus important durant les fêtes en l'honneur de Marie, dans l'église principale de l'Institut salésien, centre de notre *Pieuse Union*. Nous savons qu'en divers pays et en plusieurs villes vous les avez célébrées aussi vous-mêmes, ces fêtes, avec une dévotion toute particulière. Appuyés sur ces motifs et spécialement sur l'immense bonté de la Vierge Auxiliatrice, espérons que cette douce mère continuera à nous assister du haut du ciel où elle réside, et à nous faire sentir de plus en plus les effets de sa puissante protection, pour donner un droit plus fort à cette dénomination que dans ses chants lui attribue l'Église : *Gloire et soutien des chrétiens : Christianorum decus et lavamen rebus in arctis.*

LES PÈLERINS FRANÇAIS

à l'Oratoire de S. François de Sales.

Dans la soirée du 15 mai dernier, jour où s'ouvraient les exercices de la neuvaine en l'honneur de Marie Auxiliatrice, eut lieu, dans son Sanctuaire et dans l'Oratoire de S. François de Sales, une réunion d'un caractère bien doux et bien

consolant. Environ 200 Pèlerins français ayant à leur tête l'illustre Vicomte de Damas, Président de l'œuvre des Pèlerinages catholiques, et le T. R. P. Picard bien connu, après avoir traversé l'Italie, présenté leurs respectueux hommages à Sa Sainteté Léon XIII, et lui avoir protesté de leur foi et de leur inviolable attachement comme au Vicaire de Jésus-Christ et au Maître infailible de l'Église catholique, après avoir enfin satisfait et réchauffé leur piété sur le tombeau du Prince des apôtres et des millions de martyrs, voulurent, avant de retourner dans leur patrie, donner libre cours à leur dévotion envers la divine Mère de Dieu et lui faire une visite dans son église de Turin, où on l'invoque sous le titre de *Secours des Chrétiens*.

Arrivée de Milan seulement depuis quelques heures, la pieuse caravane, malgré la fatigue d'un long voyage, et un temps pluvieux, se trouva vers les 7 heures de l'après-midi réunie presque toute entière aux pieds de Marie Auxiliatrice. Là, avec les religieux salésiens, avec les jeunes gens de l'Oratoire et un grand nombre de fidèles de la ville, formant comme une seule famille autour de la Vierge, les dévots pèlerins répandirent le parfum de leur prière en prenant part au chant des litanies alternées entre la foule et le chœur, et reçurent la bénédiction du T. S. Sacrement donnée par Mgr. Stanislas Schiapparelli, chanoine de l'Église du *Corpus Domini*. L'éloquent orateur que nous venons de nommer, avant de replacer dans le saint ciboire la divine Hostie, adressa de l'autel où il était, de chaleureuses paroles à nos frères et à nos sœurs d'outre les Alpes. Commencant par les saluer au nom des Turinois et de toute la famille de l'Oratoire salésien, il les remercia pour la preuve magnifique de foi catholique qu'ils étaient venus apporter d'un pays éloigné aux pieds du Pontife de Rome, afin d'éterniser leur filial dévouement au Vicaire de Dieu, à l'arbitre suprême de leurs consciences. Puis faisant ressortir le noble exemple de courage avec lequel ils n'avaient pas craint d'affronter les difficultés qui s'opposaient à leur pieuse entreprise, et de fouler aux pieds le respect humain, méprisant les railleries et les sarcasmes de l'impie, il excita les Italiens eux-mêmes à suivre leurs traces glorieuses. Enfin, il invoqua sur eux les bénédictions de Jésus au Sacrement adorable, et de Marie Auxiliatrice, afin que sous une garde puissante ils accomplissent heureusement le retour dans leur patrie, faisant des souhaits pour que leur pèlerinage soit une vraie figure du pèlerinage de la vie présente couronnée un jour par une mort précieuse, et par l'entrée triomphale dans le royaume des cieux.

Au sortir du Sanctuaire par la porte qui donne dans la cour intérieure les pèlerins furent agréablement surpris. Les jeunes artisans les attendaient là tenant en main leurs instruments de musique, et à leur apparition firent résonner l'air des sons les plus joyeux. D. Bosco avec ses religieux, les membres du cercle de la jeunesse catholique de Turin, et quelques Messieurs et Dames de la ville les accueillirent au fur et à mesure avec cette aimable bienveillance que sait inspirer la charité chrétienne, pour les accompagner sous les portiques

de l'établissement où ils prirent place. La maison était illuminée ; mais surtout le lieu de réception offrait un aspect charmant grâce aux tentures qui l'ornaient, la foule immense de jeunes gens et des autres personnes faisait à ces aimables visiteurs une large couronne et les applaudissaient en signe de fête.

Plusieurs discours en prose ou en vers furent prononcés en langue italienne et en langue française, devant ces nobles hôtes, tandis que par intervalles, la troupe des musiciens réjouissait les âmes par les notes allègres de sa fanfare. Parmi les discours dignes surtout d'être mentionnés, nous citerons celui du comte César Balbo président de la société de la Jeunesse catholique de Turin, et celui du comte D. Charles Cays de Gilette, prêtre salésien.

Le comte Balbo, au nom de cercle de la jeunesse catholique remercia les honorables pèlerins de la courtoisie avec laquelle ils avaient choisi la ville de Turin, pour y faire une halte, et avec une énergie toute chrétienne, sans tenir compte ni des inconvénients du voyage ils avaient voulu rendre un public hommage à la foi catholique, en faisant leur première visite à l'église de Marie Auxiliatrice si vénérée des pieux Turinois. Ensuite il manifesta la consolation qu'il éprouvait à reconnaître parmi ces nobles voyageurs, plusieurs de ceux qui avaient déjà accompli le pèlerinage de 1877 à l'occasion de Jubilé pontifical de l'immortel Pie IX, et à voir s'affermir l'œuvre des pèlerinages, cette œuvre, suscitée par la divine Providence pour promouvoir entre les catholiques un vif élan de foi généreuse qui se montre au grand jour, à la face du monde. « Et pourquoi ne le dirais-je pas, poursuit l'Orateur, ce noble exemple a déjà produit son effet parmi nous. De nombreux pèlerinages ont été entrepris par les catholiques italiens non seulement au tombeau du premier Pape, mais encore au-delà des limites de l'Italie, à Paray-le-Monial, à la Salette et au Sanctuaire de Lourdes, et dans chacun de ces pèlerinages, la foi et la piété prenaient une extension plus grande. Et ce n'est pas là le seul bien produit par les pèlerinages. Ces occasions de fraternisation entre bons catholiques, ces relations qui se nouent, la vue, l'examen des diverses formes que revêt la charité chrétienne dans les différentes contrées, sont autant de moyens efficaces pour multiplier les diverses œuvres de charité et de zèle qui, transplantées en de nouveaux lieux, doivent nécessairement centupler les résultats au profit de la religion et de la Société. » Invitant alors les pèlerins à promener leurs regards sur toutes les parties de cet immense édifice qu'il leur indiquait du doigt, et qui se dressait là en face, sur ce collège, sur ces laboratoires, et aussi sur la multitude des jeunes gens qui se pressaient autour d'eux, il ajouta : « N'est-ce pas là une œuvre digne d'être imitée, reproduite à l'infini dans tous les pays du monde ? Quand le fruit d'un pèlerinage ne serait que de faire surgir ailleurs de semblables institutions ne serait-ce pas déjà un fruit très doux, source d'un bien considérable ? Ne réussirait-il pas à mitiger les maux cruels qui infestent aujourd'hui la famille et ruine dans sa base la société ? Ne réussirait-il pas à sauver des milliers d'âmes qui

privées de ce secours se perdraient misérablement ? Et ce que je dis de cette institution en particulier peut s'appliquer à beaucoup d'autres dont les fruits portés comme des semences précieuses par les pèlerins dans leurs nations respectives produiraient chez eux des résultats identiques. Oh ! si, tel est bien mon désir, s'écrie en terminant le noble comte, que ces biens se répandent, et une voix intérieure me donne l'espoir que mon vœu se réalisera avec celui que je forme pour le développement de l'œuvre des pèlerinages partout et surtout en Italie, afin que nous puissions rendre aux pèlerins français cette visite de religieuse courtoisie, source de charité fraternelle et de réciproque édification. »

Après le comte Balbo, le comte D. Charles Cays prit la parole. Remerciant au nom de Don Bosco, des Salésiens et des leurs élèves les pèlerins pour l'honneur fait au pieux Institut par leur précieuse visite, il continua : « Comme autrefois déjà, au moyen âge, lorsque les fils de la France catholique revenaient de la conquête des Saints-Lieux, le peuple, accourant sur leur passage proclamait qu'ils avaient bien mérité de la religion ; les pont-levis des châteaux s'abaissaient devant eux, les lourdes portes de fer s'ouvraient toutes grandes à leur approche, tandis que la noble et pieuse châtelaine leur posait sur la tête une couronne de lauriers ; ainsi nous-mêmes en cette soirée de fête, nous sommes heureux d'applaudir à votre venue, illustres pèlerins français, et nous proclamons que vous avez bien mérité de l'Eglise, car vous avez remporté une victoire non moins insigne sur les dérisions et les mépris de l'incrédulité, en face de laquelle vous avez levé courageusement l'étendard de Jésus-Christ. Une châtelaine autrement noble et puissante vous tient préparée la couronne de triomphe. Cette châtelaine, c'est Marie qui, de l'auguste temple où Elle siège en reine vous distribue les couronnes de grâces le plus choisies. Et, en effet, la terre que vous foulez est bien la terre de Marie : ils vous le disent, ces prodiges sans nombre que la Vierge se plaît à opérer dans ce coin de notre cité ; il vous le dit, ce temple majestueux avec les édifices qui l'entourent : ils vous le disent ces mille jeunes gens qui reçoivent ici l'instruction et l'entretien ; elle vous le dit cette élite de clercs et de prêtres, de qui le monde attend son salut. A qui demanderait comment dans le court espace de 30 ans se sont réalisées tant de merveilles, chacun sûrement répondrait aussitôt : *Tout s'est fait par le secours de Marie.* Le Prêtre qui avait entrepris de recueillir en ce lieu les vagabonds errants sur nos places et dans les rues de la ville, n'avait pas d'autre vue, ne possédait pas d'autres moyens que sa confiance en cette divine Mère. Est-il possible qu'il fût seul ce Prêtre, quand ces quelques enfants qu'il avait d'abord réunis se sont accrues avec le temps au point de former cette innombrable famille qui l'entourne aujourd'hui ? Etait-il seul pour réussir à catéchiser tous ses fils adoptifs ? seul à la chapelle pour les réunir ? seul dans les laboratoires pour les appliquer au travail ? seul à l'hospice pour les abriter ? aux classes pour les instruire ? à table pour apaiser leur faim ? seul... qui oserait le dire ? Non il n'était pas seul ! Une Auxiliatrice compa-

tissante, Marie l'inspirait et l'encourageait. Ce fut Elle qui lui suscita des bienfaiteurs amis qui lui tendirent opportunément une main secourable et concoururent avec lui à cette œuvre gigantesque ; ce fut Elle-même qui embrasant d'un divin amour le cœur de plusieurs jeunes gens, éveilla en eux l'esprit d'abnégation et la vocation ecclésiastique. Et alors ce prêtre appuyé sur la nouvelle Famille salésienne, répandit dans les deux hémisphères les bienfaisantes influences de la charité catholique. Oui, c'est là l'ouvrage de Marie ; et vous, nobles pèlerins, en venant visiter cette Institution vous avez pénétré dans une enceinte afféodée à Marie ; vous avez posé le pied sur un terrain qu'Elle s'est choisi, qu'Elle a déclaré son héritage. Et maintenant du haut de son trône vénérable, cette Reine, cette Mère vous contemple avec amour, ô dévoués fils de la France, et outre les grâces que sa main bénie répandra sur vos têtes dans le temps, Elle prépare pour vos fronts une couronne incorruptible de fleurs dont Elle vous ornara dans l'éternité. »

Après quelques morceaux de musique bien choisis et exécutés avec goût, d'autres orateurs se levèrent. En premier lieu, le chevalier Raimondo Cugia Delitala lut avec entrain un magnifique sonnet italien qu'il reproduisit en poésie française ; il souhaite que l'Italie et la France se tinsent fortement unies pour la défense de la Foi catholique. A son tour un lettré de la section des ouvriers de l'Oratoire exprima en italien, dans un langage semillant et poétique, sa sympathie et celle de ses confrères pour les pieux et courageux pèlerins, et il termina par la lecture d'une *Ode* remarquable à Marie Auxiliatrice dont il rehaussa les gloires, en s'inspirant des invocations à N. D. de Lorette.

Enfin, le T. R. Père Picard Directeur du Pèlerinage se leve pour clore cette délicieuse séance. D'une voix sonore et douce tout à la fois, avec une éloquence admirable puisée aux sources du plus pur sentiment, il remercie dans sa langue native les membres de la société de la Jeunesse catholique, et D. Bosco du bienveillant accueil fait aux pèlerins. Déclinant avec modestie tous les éloges faits par les divers orateurs à ses compagnons, il se borne à faire ressortir les grands avantages des pèlerinages à Rome. « C'est incroyable, dit-il, ce que gagne la foi aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Près de la Chaire de Vérité tous les doutes s'effacent. Là est vraiment le Roi qui règne et qui gouverne ; là le Juge équitable qui absout et condamne ; là le maître, là le Père qui instruit et fortifie. Sur le trône du Vatican c'est toujours le même Pape qui réside, en dépit de la mort et de ses inexorables coups. Pie IX, le grand, l'admirable Pie IX n'est plus, mais la Papauté existe encore. Sur son même siège le Pape vit et vivra. Oui, le Pape vit, et nous, pèlerins, en quittant Rome, nous emportons un cœur plein d'admiration, de respect et d'amour pour le Successeur de Pie IX, pour le glorieux Pape régnant Léon XIII qui, au profond savoir et aux plus belles qualités de l'âme joint la sublimité du cœur et l'ensemble de toutes vertus. » Après cette digression, le célèbre orateur revenant sur les louanges accordées aux pèlerins, sut les retourner avec une délicatesse exquise sur D. Bosco :

« *Voici le roi des pèlerins.* Ne peut-on pas dire en effet que D. Bosco est en pèlerinage continu : par les fréquentes visites qu'il fait à ses Maisons d'Italie et de France ; il sait se multiplier, et là où il ne peut se rendre en personne il y envoie ses enfants. Nous les voyons, ces pèlerins, se répandre par le monde entier, traverser l'Océan, pénétrer jusque dans les régions inhospitalières des Pampas et de la Patagonie. Je m'arrête ; mais auparavant j'exprimerai au nom de mes compagnons un double vœu. Je fais un vœu ardent pour que l'Oeuvre des pèlerinages se soutienne, s'accroisse et se dilate de plus en plus. De nombreux et vénérables souvenirs, de précieuses reliques, des Sanctuaires miraculeux sont semés par toute notre France. J'invite donc la Société turinaise de la Jeunesse catholique à renouveler et à étendre ses pèlerinages sur notre territoire. Nous vous attendons, ô nos frères, nous vous attendons à Paris, dans ce Paris qui bien qu'appelé la Babylone moderne, toutefois comme l'antique cité de ce nom, renferme dans son sein de zélés prosélytes du vrai Dieu, des adorateurs courageux de Jésus-Christ, des fils très dévoués à Marie. Nous vous attendons là pour vous donner un contre-échange de la charité et de la courtoisie avec lesquelles vous nous avez accueillis dans cette pieuse ville de Turin. Le second vœu, quel sera-t-il ? Oh ! fasse le Ciel qu'une colonie de Salésiens, ayant à leur tête D. Bosco, vienne au plus tôt fonder dans notre capitale un Oratoire semblable à celui-ci. De notre côté, soyez-en sûrs, nous vous préparerons la voie par la parole et la prière. » Le R. P. Picard suscita ensuite un triple vivat en faveur du Pontife Léon XIII, de la Jeunesse catholique, et de D. Bosco, puis il termina son discours plusieurs fois interrompu déjà et couronné à la fin par les applaudissements universels.

Il était environ onze heures du soir lorsque les pieux pèlerins quittèrent l'Oratoire au milieu des acclamations et des saluts de l'amitié. Ils s'en allèrent prendre logement dans les hôtels de Turin, chaque groupe accompagné par un ou plusieurs membres du cercle de la Jeunesse catholique qui s'étaient fraternellement mis à leur disposition. Le lendemain matin la pieuse caravane se réunit vers les 6 heures pour entendre la Messe dans la chapelle du S. Suaire : et à 9 heures elle prenait sa direction vers Paris, où nous savons qu'elle est arrivée heureusement.

LA PREMIÈRE PIERRE D'UN NOUVEL ÉTABLISSEMENT

de l'Oratoire Saint-Léon à Marseille.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos pieux lecteurs et aux Coopérateurs de notre Oeuvre que les travaux destinés à donner à l'Oratoire de Saint-Léon à Marseille les développements nécessaires, ont été commencés avec ardeur. Puissent-ils, bénis de la divine Providence, être continués et achevés sans interruption ! Il le faudrait ainsi, car les enfants qui sollicitent la faveur d'être admis dans les ateliers de l'Oratoire, se présentent tous les jours.

nombreux, et l'hiver prochain les locaux provisoirement installés seraient à la fois inhabitables et insuffisants. Mais, nous l'avons exprimé déjà, notre confiance repose, après Dieu, sur la générosité des catholiques de Marseille, qui ont saisi tout d'abord l'importance et l'opportunité des Oeuvres salésiennes. La pieuse admiration avec laquelle ils ont accueilli notre religieuse entreprise ne manquera certainement pas de se traduire par des aumônes d'autant plus larges et abondantes qu'ils en connaissent mieux la rigoureuse nécessité.

Du reste, l'augure est favorable ! C'est le 24 mai, fête de Marie Auxiliatrice, par une coïncidence non point toute fortuite, qu'a été posée la première pierre d'un établissement qu'il est urgent de construire dans des proportions vastes, en rapport avec les besoins d'une population considérable. Cette cérémonie, accomplie il est vrai sans solennité extérieure, n'a pas été sans motif de consolation, présidée qu'elle était par M. le chanoine Clément Guiol, curé de Saint-Joseph. Ce bienfaiteur zélé a montré une fois de plus, en cette circonstance, combien les Oeuvres de Don Bosco pouvaient compter sur son dévouement et son concours le plus généreux.

Notre-Dame Auxiliatrice, nous en avons la douce espérance, viendra en aide à l'Oratoire naissant et lui fournira surtout les moyens de s'acquitter de la dette de reconnaissance que les Salésiens ont contractée envers la paroisse de Saint-Joseph lors de leur première installation à Marseille.

LETTRES SALÉSIENNES

Buenos-Ayres S. Carlos, 19 Avril 1879.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Je vous écris quelques lignes seulement, mais bien utiles à mon avis, pour demander à votre Révérence très paternelle l'assistance de ses conseils dont j'ai besoin. Avant-hier deux de nos missionnaires sont partis en compagnie de Monseigneur Espinoza, qui vient d'être élu Vicaire Général de l'archidiocèse de Buenos-Ayres, pour se rendre dans la Mission de Carhué ; cette fois ils vont par terre. Après deux jours de chemin de fer, ils monteront en selle et voyageront encore 15 jours avant d'arriver à Patagones, pays qui fait la limite extrême entre la République Argentine et la Patagonie, et situé sur les côtes du Rio-Negro. Dans les étapes qu'ils feront, ils comptent pouvoir s'arrêter suffisamment pour baptiser les enfants et fournir les moyens de faire leurs Pâques aux chrétiens répandus dans ces déserts de l'Azul de Chacharis jusqu'aux nouvelles frontières. A Carmen de Patagones ils s'arrêteront une quinzaine de jours et tenteront de fixer là nos tentes, afin de nous ménager un pied-à-terre aux portes de la Patagonie, but principal de notre Mission suivant les recommandations expresses de Pie IX de sainte mémoire. De là ils cofoieront le

Rio-Negro, en étudiant les points principaux qui pourraient rendre plus facile et plus prompte notre entrée dans cette terre encore inexplorée.

Après cette excursion qui réclame au moins 4 mois, ils retourneront au milieu de nous, et alors ce sera peut-être le temps de prendre une détermination définitive. D'autant plus que le P. Savino des Lazaristes, malgré son zèle, abandonnera (je le sais de source certaine) cette Mission par manque de moyens et de personnel. Au rapport de personnes autorisées, et d'après leurs observations très-attentives, il paraîtrait que le point le plus important pour pénétrer parmi les Indiens de la Patagonie serait le village appelé Patagones. Là, à la distance de 7 lieues ordinaires sont les Indiens dits *Mansi*, c'est-à-dire un peu familiarisés, qui servent d'intermédiaires dans le petit commerce établi entre les Indiens du centre de la Patagonie et les peuples civilisés. Ce commerce ne s'étend guère qu'à des peaux de vigogne et de guanaco, à des plumes d'autruche et à du tabac qu'ils échan- gent contre des liqueurs, du sucre et des armes. Comme ils ont la constante habitude de venir chaque année dans ce lieu de frontière, ils prêtent ainsi des moyens de communication avec les Patagons de l'intérieur. Pour le moment il faudra laisser toute idée de s'avoisiner avec les Indiens de la Pampa occidentale sise entre la Plata et les Cordillères du Chili, ce pays vient d'être conquis. Or beaucoup d'entre les indigènes Pampas ont été faits prisonniers ; les enfants et les femmes sont disséminés çà et là dans la province de Buenos-Ayres, et leurs terrains mis en vente pour le compte du Gouvernement. Parmi les autres ceux qui se sont trouvés aptes à manier la lance, suivis des jeunes gens peu forts se sont concentrés plus vers le Sud, sur le territoire déjà patagon ; ils sont très-irrités contre les chrétiens. En résultat, je crois bien qu'avant, nous verrons la Pampa peuplée de colonies italiennes, espagnoles, allemandes et russes ; parce que les Commissions d'émigration ayant en main de nouveaux moyens, se sont mises avec une nouvelle ardeur à la recherche des Européens dans le but de peupler les terres enlevées aux Pampas.

Ce serait précisément, s'il faut en croire aux relations qui m'ont été faites, l'occasion la plus favorable pour nous, d'établir notre Mission à Carmen de Patagones. Les Lazaristes possèdent là deux maisons disposées pour collège, une pour les Sœurs et une pour les religieux ; en se retirant ils les céderaient à l'archevêché de Buenos-Ayres. La société de Saint-Joseph possède, elle aussi, un édifice et un terrain passablement grand, contigu à la maison paroissiale, et elle nous céderait le tout sans difficulté au cas où nous voudrions nous charger de cette Mission. Monseigneur l'archevêque de son côté nous attribuerait la paroisse, qui ne tardera pas à prendre une grande importance, attendu qu'il doit s'y établir une garnison du Gouvernement argentin avec un tribunal qui en feront bientôt le centre des relations avec Buenos-Ayres.

En établissant sur ces confins un hospice pour les religieuses de Marie Auxiliatrice et pour les jeunes filles, nous y verrions bientôt venir chercher l'instruction des enfants indiens des deux sexes ;

ceux-ci se mettraient en rapport avec la tribu *Mansa*, et peu à peu en communication avec le centre. Au retour de D. Costamagna je ne manquerai pas de donner à Votre Révérence très paternelle des détails plus étendus et plus positifs.

Les choses étant ainsi, que Votre Révérence daigne donc me tracer la ligne de conduite, pour le moment où les missionnaires lazaristes se décideront à céder leur propriété, et me dire : si je dois accepter la paroisse de Patagones telle que l'offre l'archevêque ; si je dois solliciter en outre la cession de la propriété des Dames de Saint-Joseph ; enfin si je dois destiner deux de nos prêtres pour cette Mission. Mais dans ce cas, je prierais Votre Paternité de nous en envoyer au moins deux autres de l'Europe, parce que, vu les besoins actuels, notre nombre ne suffit plus.

Et laissez-moi vous le dire. Très-Révérend Père, nous commençons à devenir inférieurs au travail énorme qui nous incombe, nous sommes trop peu nombreux. Oh ! s'il nous venait un renfort de l'Europe ! Oh ! qu'une bénédiction du Pape Léon XIII, comme déjà la bénédiction de l'immortel Pie IX, nous donnerait d'espérance ! En écrivant à Sa Sainteté, que Votre Révérence daigne donc implorer pour nous cette bénédiction ; comme la première elle sera féconde en saints et généreux appels à l'apostolat des Missions. Oh ! combien ne demanderaient pas mieux que de partager avec nous nos fatigues, nos consolations et nos travaux s'ils le pouvaient ! Partagés que nous sommes, et répartis en diverses maisons avec l'administration de quatre paroisses, dont celle de la *Bocca* avec 27 mille âmes, et la paroisse récente de *las Piedras* que nous a comme forcés d'accepter, en nous faisant une sainte violence, l'évêque de l'Uruguay qui nous est limitrophe, nous n'avons plus les forces nécessaires pour le fardeau dont nous sommes chargés, et, faut-il le dire, je crains qu'il nous accable et que sans un secours spécial d'En-Haut, nous n'ayons à compter encore quelque nouvelle victime.

Quant à ce qui est de nos moyens, il est bon d'observer que nous ne pouvons compter en rien sur l'appui du Gouvernement qui a, ce semble, d'autres points de mire. Mais ce n'est pas ce qui nous effraye. Nous avons à Buenos-Ayres des Coopérateurs charitables qui me donnent tous les jours des preuves de l'intérêt qu'ils portent à notre œuvre, ainsi par exemple, comme ils l'ont fait plusieurs fois, en payant la note du pain que nos jeunes artisans consomment au Collège Pie IX à *S. Carlos-Almagro*. Dans l'espace d'un an et demi nous avons dépensé environ un million six cent mille pesos (plus de 300 mille francs), et bien que nous ayons encore une dette de 400,000 pesos, chaque trimestre pourtant nous nous soutenons à notre niveau, moyennant un parfait équilibre entre l'actif et le passif de nos affaires dont le cours ordinaire, s'élevé à peu près à vingt mille francs. Les frais pour l'acquisition du terrain de construction, des machines, du mobilier etc., pour quatre grands ateliers, ne se fait qu'une seule fois ; payé encore ce que nous devons, nous pourrions peut-être aider nos confrères des Missions les plus pauvres, confiants toujours en la divine Providence et l'appui

de nos respectables Coopérateurs et Coopératrices d'Europe et de l'Amérique.

Pendant le temps que doit durer l'absence de D. Costamagna et de son compagnon de voyage D. Louis Botta, leur besogne nous retombe sur les épaules, et elle n'est pas petite ! Cependant nous prendrons bon courage, et si le Seigneur nous conserve la santé, nous comblerons encore ces vides. Mais que Votre Paternité daigne donc penser à nous envoyer quelques hommes de bonne volonté pour la Mission de Patagonie, ou au moins des remplaçants pour ceux des nôtres qui sont allés la commencer. Quant au Paraguay je ne sais que vous en dire pour l'heure ; j'attends les nouvelles qu'en apportera D. Allavena du collège Saint-Nicolas, qui sur la demande pressante du Nonce s'est rendu à ses côtés afin de l'assister à l'occasion des fêtes de Pâques ; il le pouvait faire, étant libre de sa classe en ce temps des vacances.

Le collège Pie IX de Saint-Charles progresse de plus en plus, et les demandes d'admission augmentent tous les jours davantage. Une chose bien touchante c'est de voir la dévotion et l'esprit de piété de nos jeunes gens. Notre chapelle est en même temps église paroissiale, mais elle est si vaste qu'elle offre la commodité pour tous. Les paroissiens et les autres qui ne le sont pas, en assistant aux cérémonies, et en voyant la communion presque générale qui s'y fait tous les dimanches, en sont édifiés et leur admiration ils la communiquent à leurs voisins et à leurs amis. Ceci fait que les bonnes mères de famille voudraient toutes avoir leur fils dans notre nouveau collège. Les cérémonies de la Semaine Sainte réussirent magnifiquement. La musique attira à Saint-Charles une affluence considérable de fidèles, et c'est la première fois qu'on vit à Almagro une si longue file de voitures stationner devant notre église.

A la *Bocca* les communions furent très-nombreuses surtout parmi les hommes. Dans la Chapelle italienne quatre prêtres furent occupés à confesser toute la nuit du Samedi Saint et le lendemain jusqu'à deux heures de l'après-midi. L'un de nous, le jour de Pâques a confessé et communiqué tous les malades de l'hôpital de Flores, tandis que les autres restés à Saint-Charles travaillaient aussi jusqu'à onze heures du matin. *Deo gratias !*

Je ne veux point continuer une lettre déjà trop longue. Dieu merci nos santés sont excellentes. Daignez nous bénir, Père bien-aimé, et en particulier bénissez.

Votre très-affectionné en Jésus-Christ
FRANÇOIS BODRATO, p. salésien.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES.

CAPITRE III.

L'Oratoire pendant les trois années 1842-43-44.

C'est le propre des œuvres de Dieu d'avoir toujours un humble commencement et de se développer ensuite d'une façon admirable contre les

prévisions communes, montrant ainsi qu'elles ont leur principe dans le Ciel, et que là encore est leur soutien. Or ce caractère divin dont la réalité s'impose aux esprits même les plus rebelles, l'Oratoire salésien le présente aussi frappant que possible. Semblable au grain de sénevé, cette Institution, d'abord imperceptible, jeta peu à peu dans Turin des racines profondes, et prit une croissance merveilleuse jusqu'à devenir un arbre gigantesque et touffu sous lequel trouvèrent un refuge des milliers de pauvres jeunes gens. Mais pour admirer plus à loisir les phases de son développement, continuons à suivre le simple récit de ceux-là même qui les premiers eurent le bonheur de s'abriter sous l'ombrage bienfaisant de cet arbre, et d'en savourer les plus doux fruits.

Bien que le but de D. Bosco fût de recueillir seulement les jeunes garçons les plus en péril et les plus dépourvus d'instruction religieuse ; toutefois, afin de mieux assurer entre ceux-ci la discipline et la moralité, le prudent Directeur prit soin d'inviter à se rendre dans son petit oratoire, ou d'y conduire lui-même quelques autres jeunes gens d'une conduite édifiante et déjà instruits. Il les dressa et sut en faire des aides précieux pour maintenir le bon ordre entre les associés pour faire la lecture et chanter les louanges sacrées ; car ces exercices furent établis d'abord et ils ne contribuèrent pas médiocrement à donner la vie à ces réunions dominicales et à les rendre de plus en plus profitables pour l'âme et récréantes pour l'esprit. Le jour de la Purification, 2 février 1842, qui était encore à cette époque fête de précepte dans le Piémont, nous réalisions déjà un groupe d'une vingtaine avec d'assez bonnes voix, et nous pouvions faire résonner notre petit chœur des louanges de l'auguste Mère de Dieu, en chantant pour la première fois : *Lodate Maria, o lingue fedeli* ; louez Marie, o langues fidèles. A l'Annonciation, nous atteignions au nombre de trente. Ce jour-là, nous fîmes quelque peu fête en l'honneur de notre Mère du ciel : le matin nous reçûmes les divins sacrements. Mais le soir ne pouvant plus tenir dans le chœur trop étroit qui nous avait servi jusqu'alors, nous nous transportâmes dans une chapelle voisine de la sacristie.

Dans ce nouveau local, les exercices de l'Oratoire étaient réglés comme il suit : tous les matins des jours de fête nous avions la faculté et la commodité de nous approcher du saint Tribunal de la Pénitence et de la Sainte Table ; un dimanche, chaque mois, était encore fixé pour cette pieuse pratique. Le soir à certaine heure déterminée nous nous réunissions dans notre petit sanctuaire où, après un peu de lecture spirituelle et le chant d'un cantique, nous écoutions l'explication du catéchisme suivi toujours d'un exemple raconté par mode de prédication. A la fin venait la distribution de quelques objets de piété ou d'utilité partagés entre tous ou tirés au sort.

Le bon théologien D. Guala et D. Cafasso éprouvant l'un et l'autre une vive satisfaction à voir cette réunion d'enfants et de jeunes gens qui augmentait chaque fois à toutes les fêtes. Eux-mêmes de temps en temps procuraient à D. Bosco des images, et des crucifix destinés à servir de ré-

compense. Parfois il lui fournissaient les moyens de vêtir quelques uns des plus nécessiteux ; à plus d'un ils procurèrent le vivre pendant plusieurs semaines jusqu'à possibilité pour ces enfants de la gagner par le travail. Dans les jours de fête où nous avions l'habitude de nous approcher en masse des sacrements, ces généreux bienfaiteurs nous faisaient ordinairement une visite, et toujours en ce cas venait le récit de quelque trait édifiant dont ils nous savaient très avides.

A cette époque notre petit bataillon était composé presque tout entier de tailleurs de pierre, de stucateurs, de carreleurs et surtout de maçons ; ce que voyant, le théologien D. Guala nous suggéra l'idée de fêter sainte Anne patronne spéciale des ouvriers constructeurs. Ainsi fut-il décidé. Au jour venu ce saint homme nous invita tous, après les cérémonies du matin, à déjeuner avec lui. Il nous conduisit à cet effet, au nombre de près d'une centaine, dans la grande salle dite des Conférences. Là nous ne fûmes pas peu surpris de nous voir servir en quantité plus que suffisante le café, le chocolat au lait et le pain, des confiseries de toute sorte, mille choses enfin si exquises et si rares pour de pauvres garçons qu'il nous semblait être assis à la table du roi. Si nous fîmes honneur au déjeuner ? . . . si nous sûmes aussi, en cette salle destinée aux luttes scolastiques, délier et résoudre les cas de morale, et faire table rase des difficultés d'un nouveau genre qui nous furent proposés ! . . . demandez-le plutôt aux piles de malheureux biscuits qui s'y risquèrent. Pour moi, je vous dis que c'était merveille ! Et nos camarades du dehors . . . s'ils eurent l'eau à la bouche en apprenant cette nouvelle ! . . . trop tard pour eux. Au moins est-il bon d'observer que, dès ce jour, si le local l'eût permis, ce n'est plus cent mais bien deux cents qu'on aurait pu nous compter. Non moins touchant cependant fut le côté religieux de la fête, et plus précieux à côté le fruit que nous en retirâmes. On aurait dit vraiment que la mère de l'auguste Vierge Marie nous souriait du Ciel en ce jour et nous inscrivait au nombre de ses protégés ; et l'on sait si cette protection est utile aux pauvres artisans si souvent exposés, et en particulier aux maçons dans leur périlleuse profession. Eh ! bien, chose digne de remarque, nous ne pouvons nous souvenir qu'un seul de nous, à partir de ce jour, ait été victime de quelque accident.

Bien que les deux excellents prêtres dont nous avons parlé se montrassent pour nous en toute occasion bienveillants et propices, toutefois, l'âme de notre Oratoire, notre incomparable ami, comme aussi notre père très tendre, c'était D. Bosco. Lui nous consacrait non seulement les jours de fête, mais on peut dire la semaine entière. Dès qu'il savait l'un d'entre nous sans emploi, ou exposé soit aux tracasseries, soit à l'influence pernicieuse d'un mauvais patron, il n'avait point de repos jusqu'à ce qu'il lui eût trouvé du travail et l'eût confié à un maître honnête et chrétien auquel il savait le recommander. Lui encore venait presque tous les jours nous visiter aux heures du travail dans nos ateliers et nos fabriques, et dans les visites qu'il nous faisait ainsi, D. Bosco nous pro-

diguait ses témoignages de bonté. A l'un, c'était une bonne parole, à l'autre, une question qu'il adressait, à celui-ci un signe de bienveillant bonjour, à celui-là un petit présent ; à tous il nous communiquait un contentement indicible. Cette sollicitude du bon Prêtre plaisait fort à nos patrons, et volontiers ils retenaient sous leur tutelle des garçons ainsi paternellement assistés et gardés aux jours de fête comme aux jours ordinaires, et qui sous l'influence de la religion devenaient sensiblement plus fidèles au travail et plus ponctuels.

Cependant D. Bosco qui venait de terminer après deux années d'étude spéciale son cours de morale, passa l'examen de confession, et dès lors il fut en meilleur état pour cultiver avec un nouveau et plus complet succès ses chers amis. Il arriva que tous voulaient se confesser à lui, et c'était chose singulièrement consolante, que de voir, particulièrement aux jours de fête, à l'entour de son confessionnal 40 à 50 jeunes gens qui attendaient patiemment même des heures entières, que leur tour vint pour lui confier les secrets de leur cœur.

Tel fut l'aspect ordinaire que présenta l'Oratoire dans l'église de S. François d'Assise, durant trois années à peu près, c'est à dire, jusqu'en octobre 1844, époque où il subit un transfert comme nous le verrons dans un prochain numéro.

DON BOSCO

Son Oeuvre et ses Maisons en France.

La première édition de la notice de M. Mendre ayant été épuisée en quelques jours, on en a fait imprimer nouvellement un nombre très considérable d'exemplaires que chacun pourra se procurer en s'adressant à l'auteur, ou à M. le Curé de Saint-Joseph à Marseille, ou aux Directeurs des établissements salésiens de Marseille, Nice et la Navarre. Aux mêmes adresses, on sera heureux de recevoir les dons que les personnes charitables voudront bien faire pour ces œuvres.

INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très Saint Sacrement, ou, s'ils ne le peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se soient point confessés et qu'ils n'ont point communiqué, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communiqué, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de juin.

1. Pentecôte.
8. T. S.^{te} Trinité.
12. Fête-Dieu.
13. S. Antoine de Padoue.
20. Sacré Cœur. — Indulgence plénière pour qui s'étant confessé et ayant communiqué, prononce un acte de consécration au Cœur de Jésus.
21. S. Louis Gonzague.
29. S. Pierre et saint Paul, apôtres.
30. Commémoration de saint Paul.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARIS

Sampierdarena 1879 - Imprimerie de l'hospice s. Vincent de Paul.